

MARTINE WATTEL

**LA VALSE
DES
NON-DITS**

© Editions des Falaises, 2025
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



Dédicace

*Je dédie ce livre à la mémoire de Christian Sauvé,
artiste peintre de talent, professeur attentif à
l'épanouissement de la personnalité artistique de ses
élèves. Il savait guider et conseiller avec délicatesse.
À tous mes camarades des Beaux-Arts de l'âtre
Saint-Maclou, lieu vivant, magique, authentique,
de création, tel qu'il l'était et que nous avons eu le
bonheur de fréquenter.*

*« Il n'y a pas de hasard,
il n'y a que des rendez-vous. »*

Rupture imprévue

Florence, août 2009

— Anna, Anna, Anna !

Aucune réponse.

Bianca hurlait depuis le grand hall de l'entrée de la Bastide, sa voix portée par l'écho de l'imposante cage d'escalier. Anna ne répondait pas. Seule une cavalcade de pas résonna brutalement dans la maison. La jeune fille dévala la centaine de marches pour se retrouver rapidement nez à nez avec sa mère. Affublée d'un sac à dos, en jogging et baskets, ses longs cheveux blonds retenus en un chignon négligé, elle reprenait son souffle l'espace de quelques secondes. Bianca était stupéfaite, tétanisée même, par l'expression froide et déterminée des beaux yeux bleus de sa fille unique. Elle ressemblait follement à son père.

— Que se passe-t-il, ma chérie? Cela fait trois jours que tu ne dors pas à la maison, trois jours que tu nous laisses sans nouvelles. Ce n'est pas dans ton habitude...

— *Mamma*, écoute-moi, je n'osais pas vous en parler, mais j'attendais avec impatience une réponse d'une école d'art... Je pars... je pars en France continuer mes études. Je ne peux plus vivre ici, j'étouffe, trop de contraintes, trop de représentations... *Mamma*, je t'aime, mais comprends-moi, c'est une occasion formidable, je profite d'un programme d'échange entre étudiants français et italiens. Je pars pour de bonnes raisons, tu

le sais, toi, j'en suis sûre, tu me comprends? Je sais que pour papa ce sera différent, lui ne supportera pas mon départ, tant pis, c'est comme ça. Je ne ferai pas machine arrière.

— Anna, ma chérie, bien sûr, il va être fou de rage, tu le connais... Mais, pourquoi la France?

— Parce que... parce que... c'est comme ça. Je pars et puis c'est tout. Ce n'est pas le bout du monde, la France, non? Ciao Mamma , ti voglio bene !Et Anna, tout en embrassant très fort Bianca, l'entoura de ses grands bras et la serra tendrement contre elle. Leurs deux cœurs battaient à l'unisson.

Bianca eut la terrible sensation d'un adieu définitif. Son cœur se fendillait, elle se retint pour ne pas éclater en sanglots. Mais au plus profond d'elle-même, elle admirait sa fille, la force qui l'animait pour rompre avec l'existence qui était la leur.

La soirée s'annonçait violente et la nuit sans fin quand Alessandro apprendrait la nouvelle en rentrant. Il y a 20 ans, elle aussi aurait dû fuir, fuir la prison dorée de sa jeunesse, fuir ce milieu familial oppressif, contraignant et parfois brutal. Elle n'en avait jamais eu le courage. Bien au contraire, elle avait tout accepté. Tout d'abord de son père, en épousant un homme choisi par lui. Un homme capable de lui succéder dans ses affaires, capable d'être sur le même modèle, un tyran attirant et tendre auquel jamais elle ne put résister.

Le plus important de l'héritage familial était agricole, la Bastide, ses vignes, ses coteaux ensoleillés en faisaient partie, ainsi que la maison du lac, et elle les aimait terriblement au point d'en avoir sacrifié ses propres ambitions.

Bianca était née dans cette propriété entourée de cépages à quelques kilomètres de Florence. Ses racines

étaient là et un lien sacré l'unissait à ces terres. Alessandro avait su perpétuer les traditions familiales. Évidemment, ce mariage avait été un mariage programmé par les deux familles, mais l'amour avait réussi à voir le jour au fil des années entre la fille Serrato et le fils Ferransini. La jolie Anna en était la preuve tangible.

2

À l'autre bout du monde

À l'autre bout du monde, une famille se déchirait.
À Washington, aux États-Unis, les parents de John et Bryan n'étaient pas d'accord.
Le père autoritaire avait décidé d'envoyer ses deux garçons étudier à l'étranger.
La mère, qui n'avait dans la vie comme seule source de joie que ses enfants, essayait de s'opposer à cette décision. Malheureusement pour elle, les deux garçons, âgés respectivement de vingt et vingt-deux ans, se réjouissaient à la perspective de quitter le nid familial. Ils semblaient même euphoriques, leur père avait su établir un lien particulier avec ses deux garçons qui éprouvaient une immense admiration pour lui. Au-delà du brillant ingénieur, sa stature ainsi que son passé familial imposaient le respect. Avoir épousé une riche héritière ajoutait au fait qu'en apparence cette famille frôlait la perfection.
Cependant, la jeunesse de ce père avait été un véritable calvaire. Sa mère, une femme psychorigide et obsessionnelle, débarquée comme tant d'autres émigrés à Ellis Island dans les années 1940 pour échapper au pire et espérer un monde nouveau et meilleur, lui avait transmis ses angoisses et ses idées fixes.
Un jour peut-être aurait-il le courage de transcrire le journal de sa mère. Aujourd'hui, à cause de ces souvenirs, des injonctions et des maltraitances maternelles, il vivait habité par la haine et la vengeance.

3

Le rêve d'Adèle

Rouen, octobre 2011

Jamais nouvelle ne m'avait procuré une si grande joie. J'avais reçu l'information par mail au mois de juin de l'année dernière, j'allais faire partie de la célèbre école des beaux-arts de Rouen en tant qu'enseignante. Mon dossier avait été retenu, j'avais eu la chance d'avoir l'appui de mon maître et ancien professeur, D. Salvery. Depuis quatre ans, je multipliais les expositions et mon travail d'artiste peintre était enfin reconnu. Je pouvais, j'avais cette grande chance : vivre de ma passion.
Cette école, je l'avais fréquentée en tant qu'élève ; y revenir pour transmettre mon savoir, mon expérience était un défi que je voulais plus que tout relever.
Que de chemin parcouru depuis mon arrivée en France et mon adoption par le docteur Marie. Rien n'effacerait complètement ce que j'avais vécu au Rwanda dans ma petite enfance, mais je savais qu'aujourd'hui je me construisais solidement à travers l'art.
Et lorsque je franchis chaque jour la lourde porte cochère du 186, rue Martainville, mon émotion était intacte. Mes pas me guidèrent machinalement vers la grande cour rectangulaire, où tout était calme et serein, où les tilleuls au charme suranné veillaient sur les bâtiments à colombages qui cachaient bien leur jeu. Car à observer de plus près, les somptueuses charpentes étaient ornées de décors macabres ; ainsi se succédaient

en farandole funèbre têtes de mort et ossements, symbole d'un lourd passé.

L'Âître Saint-Maclou était un monument bien particulier : un ancien charnier édifié au cœur de la ville afin de faire face aux grandes épidémies de peste du Moyen Âge. Chose unique en Europe, il avait été conçu avec un ossuaire à l'étage sous forme de galerie qui désormais abritait plusieurs salles de classe. On y étudiait le dessin sous les toits à l'abri de cette architecture millénaire hantée par l'histoire.

Au rez-de-chaussée se succédaient plusieurs ateliers : modelage, sculpture, modèle vivant, et le fameux local technique dans lequel trônait un imposant four, dédié à la cuisson des terres, régenté par Pierre, notre cher gardien, qui ordonnait merveilleusement bien les fournées suivant la taille et le volume des œuvres à cuire. Cette pièce était magique, sur ses immenses étagères en bois, de nombreuses œuvres en terre attendaient en file indienne le moment propice d'être figées à jamais. Des bustes, des corps entiers dans des poses les plus variées, des vases, des bols, mais aussi des assiettes... des animaux, toutes sortes d'animaux et parfois des objets non identifiés, c'était le cœur et l'intimité des jeunes artistes qui émanaient de cet ensemble hétéroclite.

Je ressentais un réel bien-être dans cet environnement. Tous les enseignants, à quelques exceptions près, étaient des artistes. Je m'étais liée d'amitié avec quelques-uns. J'appréciais particulièrement la compagnie de Gilbert, il était prof de modelage, j'aimais son travail personnel. Je l'admirais d'autant plus qu'il était devenu malvoyant à la suite du terrible incendie de l'Âître Saint-Maclou. Depuis, son travail avait pris une tout autre dimension, jamais il n'en parlait, mais cet accident avait bouleversé sa vie. Il s'était opéré un lâcher-prise chez lui. De ses belles mains restées intactes s'échappait une grande

sensualité. Son langage était la terre. Il la chahutait, plaquait, tapait, puis caressait, palpait, roulait, la modifiait en finesse à l'aide d'outils les plus délicats pour, en un ultime geste, ne pas la blesser. Le regard de ses bustes nous parlait, ses nus étaient vivants et ses animaux incarnés. C'était un miracle permanent, il avait su modifier sa façon de travailler et transmettre sa sensibilité uniquement par le toucher. Gilbert m'impressionnait et m'intriguait à la fois. C'était un très bel homme, grand, mince, blond aux tempes grisonnantes, dont on pouvait parfois saisir, derrière les verres fumés de ses lunettes, l'expression de tristesse d'un regard bleu délavé.

J'adorais aussi discuter pendant des heures avec Mathieu et Raphaël, tous deux artistes peintres confirmés. Mathieu avait plus d'ancienneté, Raphaël, après un tour du monde artistique, avait décidé de poser ses bagages en Normandie. Sa rencontre avec Mathieu avait exercé une grande influence sur cette décision. Mathieu avait été touché en plein cœur par la beauté romantique, le talent de Raphaël et ce dernier avait tout à apprendre de l'expérience de Mathieu qui se livrait avec tellement de gentillesse et de générosité. Ils étaient inséparables, exposaient ensemble, vivaient ensemble, travaillaient ensemble, mais n'étaient jamais d'accord quand il s'agissait de débats politiques. J'avouais avoir une préférence pour Mathieu, Raphaël avait quelque chose d'insaisissable qui me dérangeait.

Béatrice, la prof de dessin et d'aquarelles, était devenue mon amie. Elle avait fait l'école du Louvre et sa vie familiale l'avait amenée à Rouen. Plus âgée que moi d'une dizaine d'années, nous étions toutes les deux des inconditionnelles de Cézanne, Degas, Manet, Berthe Morisot, Bonnard et bien plus encore. Elle aussi était présente au moment de l'incendie. était la seule personne qui m'avait raconté comment s'était passé le

drame et la stupeur qu'elle avait éprouvée, le matin du 15 décembre 2010, lorsqu'elle avait pénétré dans la cour inondée par l'eau déversée par les lances à incendie. Une partie de l'étage, côté est, était encore fumante, des débris de toutes sortes jonchaient le sol, une façade presque entière avait été arrachée. L'air était irrespirable, saturé d'une odeur âcre et suffocante. Le départ de l'incendie avait sans doute été causé par un mégot mal éteint, balancé non loin de la corbeille à papier de la salle de dessin du rez-de-chaussée. Malgré l'interdiction formelle de fumer en ce lieu, il était fréquent de croiser des élèves, et même des profs, dans les couloirs en train d'allumer une cigarette. Le feu s'était propagé à la vitesse d'une étoile filante sous les combles et avait fait des ravages considérables. La structure du bâtiment en bois et les colombages avaient été des proies idéales pour les flammes.

— C'était un cauchemar, me dit-elle, à cette époque on logeait encore des étudiants étrangers, pas plus de trois ou quatre. Par bonheur, à l'approche des vacances de Noël, la plupart étaient déjà partis dans leur famille. À l'exception de cette jeune Italienne, Clara, qui restait en France pour les vacances. C'est un peu à cause d'elle que Gilbert a été blessé.

— Ah bon, pourquoi?

— Il n'a jamais parlé de l'accident, plus jamais prononcé le nom de Clara. Figure-toi qu'ils étaient devenus très proches, les mauvaises langues prétendent que leur relation dépassait le cadre de la scolarité. Je sais que non, je connais Gilbert depuis longtemps, d'abord, il préfère séduire les femmes de son âge et il n'a jamais eu l'ombre d'une aventure avec une de ses élèves. Je reconnais que la façon dont il avait pris Clara sous sa protection n'était pas banale. Il faut dire que c'était non seulement une très belle jeune femme, mais aussi une

excellente élève, extrêmement cultivée. Il a affirmé aux enquêteurs que, le soir du drame, il l'avait raccompagnée après avoir dîné avec elle, en tout bien tout honneur. Elle voulait lui montrer son projet d'installation pour l'examen de fin d'année. Les pompiers puis la police n'ont retrouvé aucune trace de Clara, si ce n'est un bracelet en or qui pouvait appartenir à la jeune fille. Gilbert, sous le choc, est longtemps resté muet. Son visage avait été touché. D'après l'enquête, il avait dû heurter une poutre incandescente. Les pompiers l'ont retrouvé à l'extérieur, allongé à terre, inconscient, mais vivant. Son ange gardien avait dû l'extirper du brasier... Un véritable miracle. Pendant plusieurs mois, après le drame, il s'est isolé dans son atelier, refusant tout contact avec l'extérieur. Se réfugiant dans le travail, il avait en lui la rage de réussir malgré son handicap. Il fait souvent le projet d'aller en Italie à la recherche de Clara, mais il n'a pas encore eu le courage d'entreprendre ce voyage seul.

— Tu as raison, il m'en a parlé il y a peu de temps, mais je comprends, voyager seul doit être difficile pour lui. A-t-il seulement une famille?

— Oui, je crois, il a été marié, mais il n'a pas eu d'enfants. On ne sait pas grand-chose sur sa vie privée. Il vient toujours seul à nos fêtes, seul ou pas du tout d'ailleurs. Au fait, et toi? Vincent ne t'a toujours pas demandée en mariage?

J'éclatai de rire.

— Ce n'est pas le genre de la maison et je m'en fiche un peu. On est bien comme ça pour le moment. Depuis sa nomination au grade de commissaire, son boulot est encore plus compliqué, pas d'horaires. Sur le terrain, il risque parfois sa vie, alors fonder une famille ne fait pas partie de nos projets immédiats et moi, ça me va parfaitement bien pour le moment.

Je savais que la violence de l'incendie avait fait deux autres victimes : le gardien de nuit, brûlé au troisième degré, en gardait des séquelles sévères, et Clara, dont il ne subsistait aucune trace, si ce n'était quelques affaires retrouvées miraculeusement intactes sur les lieux du sinistre. Le seul témoin de l'incendie était Pierre, l'homme à tout faire de l'école, passionné d'histoire de l'art, il faisait volontiers des heures supplémentaires. Il était toujours prêt à rendre service. Il était, ce soir-là, dans l'aile gauche du bâtiment en train de faire des photocopies pour la préparation d'une manifestation, car il était socialement très engagé. Cela lui arrivait, encore aujourd'hui, de profiter du matériel de l'école pour des besoins personnels, il n'était pas le seul d'ailleurs à agir ainsi. Pour passer inaperçu, ce genre d'activité se réalisait plutôt de nuit quand l'école était déserte.

Depuis que j'enseignais à l'académie des beaux-arts, le drame de l'incendie m'obsédait. L'aile est était encore en cours de restauration. Et les échafaudages imprimaient chaque jour dans nos mémoires le souvenir de la catastrophe. Les assurances peinaient à indemniser les victimes, de nombreuses versions circulaient sur les causes de l'incendie. Qu'en était-il réellement ?

J'avais très envie d'en savoir plus sur ce fameux incendie. De mon point de vue, il y avait encore de nombreuses questions restées sans réponse. Même si, à l'époque des faits, cet événement spectaculaire fit la une de la presse nationale, je n'avais pas trouvé beaucoup d'éléments concernant l'enquête elle-même. Cette affaire commençait à me hanter jour et nuit. Aussi, ce jour-là, je décidai d'appeler mon vieil ami le commissaire Bernier. Je savais qu'il serait heureux d'avoir de mes nouvelles et ravi à l'idée d'être impliqué dans une nouvelle aventure. En réalité, sans lui, beaucoup d'investigations me seraient impossibles. Jamais on ne

le considérait comme retiré des affaires. Bon nombre de jeunes confrères le consultaient toujours au sujet d'enquêtes délicates. Aucun progrès technologique n'était à la hauteur du flair et de l'instinct de fin limier qui caractérisait ce cher Bernier. J'aimais ce personnage qui, avec l'âge, prenait une dimension épique. Il était pour Vincent, plus qu'un exemple, un modèle, parfois difficile à suivre. Il fallait bien reconnaître que ses surprenantes élucubrations aboutissaient très souvent à des conclusions remarquablement sensées.

Je lui envoyai un SMS :

« Bonjour, cher Jules, comment allez-vous ? J'aimerais vous entretenir de l'incendie de l'âtre Saint-Maclou de décembre 2010. Savez-vous qui était chargé de l'enquête à l'époque ? Pouvons-nous en parler ? Je vous embrasse ainsi qu'Arlette. »

La réponse ne tarda pas.

— « Salut, ma belle Adèle, je vais bien, mais je m'ennuie. Je me souviens très bien de cet événement, c'est mon vieil ami Albin Travers et son équipe, spécialisée dans les cyberattaques, qui ont mené l'enquête à l'époque. Il m'avait demandé de l'aider, malheureusement j'étais au même moment à la poursuite d'un violeur en série en région parisienne. Je voulais boucler ce psychopathe rapidement, chose réussie, après une chasse à l'homme de trois mois pleins de rebondissements. Je me souviens ! Un bon père de famille, insoupçonné... un beau salopard ! Malheureusement, Albin est décédé plusieurs mois après l'incendie, accident de la route. Le pauvre n'a pas eu de chance, c'était un bon camarade et un excellent flic. Je peux consulter le dossier, si ça t'intéresse, je te ferai un petit résumé. Venez donc dîner un soir, Vincent et toi, Arlette sera très heureuse aussi. Bises. Jules. »

Je souris, sacré Jules, ses SMS étaient toujours des romans.

Il était 17 h 30, je n'avais plus cours, j'eus envie d'aller parler avec Pierre. Il avait repris ses fonctions à mi-temps depuis l'incendie. On était mardi, il devait être présent à la technique. Je le trouvais assis devant le four, manifestement fatigué, il avait dû subir plusieurs interventions avant de retrouver une vie à peu près normale. C'était un petit homme rondouillard, aux cheveux bruns frisés. Il avait le type méditerranéen.

— Bonjour, Pierre.

— Bonjour, Adèle, ça va?

— Oui, moi, très bien, et vous? La fin de journée semble difficile?

— Oh oui, mais je m'accroche, je suis tellement heureux ici. C'est ma maison, qu'est-ce que je peux faire pour vous?

— En fait, je voulais avoir quelques renseignements sur l'incendie de décembre 2010 si cela ne vous gêne pas d'en parler?

— Ça ne me gêne pas du tout, mais je ne vois pas bien ce que je peux vous apprendre de plus qu'il n'ait été raconté dans la presse de l'époque.

— Comme je sais que vous étiez présent ce soir-là, je me demandais si, avec le temps, peut-être un détail vous serait revenu... une sensation...

— Bah! Ce qui est gravé à jamais dans ma mémoire, c'est l'immense frayeur qui s'est emparée de moi quand j'ai vu les flammes sortir des fenêtres de l'étage. J'ai vite compris et j'ai appelé les secours en espérant que personne n'était la proie de ces flammes.

— Mais, vous ne saviez pas que Gilbert et Clara étaient ensemble là-haut?

— Bah... peut-être... c'est très flou dans ma mémoire.

— Ce n'est pas vous qui avez extrait Gilbert du brasier?

— C'était épouvantable tellement la fumée était dense. Dans ces cas-là, vous savez, on fait des choses dont on

n'a pas forcément conscience. C'est vrai, maintenant que j'y repense, j'avais vu la voiture de Gilbert garée, presque devant la porte, quand je suis arrivé pour faire les photocopies... mais bon, ça ne prouvait rien. Ça lui arrivait de laisser garée sa voiture là, pour la nuit, et de rentrer chez lui à pied, quand il n'avait pas de matériel à transporter. Pour moi, tous les étudiants étaient partis, d'ailleurs, je me suis demandé comment le feu avait pris. Je n'y ai pas cru, au coup du mégot, ça ne colle pas, le feu s'est déclaré bien après la fin des cours. Puis ce jour-là, dernier jour avant les vacances, les étudiants s'étaient barrés tous à midi, tous sauf Clara, mais elle ne fumait pas, j'en suis sûre, pas plus que Gilbert d'ailleurs...

— Effectivement, c'est curieux, pourtant l'enquête a été bien menée, apparemment.

— Sans doute, oui, sans doute. Sauf que, le commissaire Albin Travers est mort accidentellement trois mois après, moi, je trouve ça bizarre, mais bon, mon avis, c'est mon avis.

— Qu'insinuez-vous, Pierre?

— Rien, rien du tout. Il est tard, je vais rentrer chez moi, je suis crevé ce soir. Allez, à vendredi, Adèle, bonne soirée.

— Bonne soirée, Pierre. Désolée d'avoir remué tous ces mauvais souvenirs.

— Pas grave.

J'avais bien fait d'en parler à Bernier. J'aurais aimé essayer d'approcher Gilbert pour en discuter avec lui, mais je sentais qu'il resterait muet comme une tombe. Pour en savoir plus sur cette Clara, je me rendis au secrétariat voir ce que son dossier d'inscription pourrait me révéler. Quelques pas me séparaient de la porte du secrétariat. Christine venait juste d'enfiler son manteau et s'apprêtait à fermer la porte de son bureau.

— Salut, Christine, tu pars?

— Bonsoir, Adèle, je ne vais pas tarder, je suis frigorifiée, le chauffage est en panne. Que puis-je pour toi?

— Rien de bien important, mais, par curiosité, je m'intéresse aux étudiants étrangers talentueux hébergés ici. On m'a dit que Clara, l'Italienne disparue après l'incendie, avait beaucoup de talent. J'aimerais consulter son dossier, tu pourrais me le prêter?

— C'est possible, je n'y vois pas d'inconvénient, attends, Clara Baldini, je me souviens de cette élève, tellement délicieuse, charmante, cultivée et belle comme un cœur. Malheureusement, depuis l'accident, comme tu le sais, elle s'est volatilisée. Il y aura toujours un doute, mais il est peu probable que la pauvre jeune femme soit restée dans les flammes. On a du mal à l'imaginer. Depuis cette date, elle ne s'est manifestée nulle part, ni auprès de notre administration ni sur les réseaux sociaux. Rien, alors... je ne sais pas. Comme Gilbert ne parle jamais plus de cet événement, il n'y a que mon imagination pour me rassurer et penser qu'elle est saine et sauve quelque part ou repartie dans son pays.

Tout en me parlant, Christine cherchait, dans l'immense placard en fer, parmi les nombreux dossiers classés par ordre alphabétique :

— Attends, Bardeau, Besnard, Bélanger... je n'ai plus son dossier. Je suis sûre qu'il était bien à sa place. Je regrette vraiment, écoute, je vais le rechercher demain, mais ce n'est pas normal.

— Pas de problème, préviens-moi si tu remets la main dessus. Rentre vite chez toi. C'est vrai qu'il fait froid ici.

— Oui, et depuis l'incendie, on n'a pas le droit au chauffage d'appoint.

Je me demandais parfois ce que j'avais dans le crâne. Pourquoi vouloir faire revivre cette nuit terrible à mes collègues et amis? Ma curiosité me jouerait des tours un jour ou l'autre.

En marchant vers les quais, où Vincent et moi avions emménagé depuis peu de temps dans un appartement avec vue sur Seine, je ressassais les hypothèses possibles sur les causes de l'incendie. Criminel ou accidentel? D'après Pierre, difficile de croire aux mégots incendiaires, alors qui aurait volontairement mis le feu au bâtiment et pourquoi? J'en parlerai peut-être à Vincent ce soir, s'il n'était pas trop fatigué. J'aimais notre vie à Rouen, je pouvais aller à pied à l'école. Mon parcours quotidien passait par la place Saint-Marc où j'adorais faire mon marché et chiner le long des étals des brocanteurs le week-end.

Depuis l'enquête sur la vie de Marguerite Perney et le meurtre d'Émilie Botton¹, Vincent Bernier et moi ne nous quittions plus. Quel bonheur de partager la vie d'un super flic! Grâce à lui, je pouvais vivre la deuxième passion de ma vie : résoudre des *cold cases*.

1. Du même auteur, *Au-delà des volets verts*.

Florence, août 2009

Chez les Ferransini la soirée ne fut pas telle que Bianca la redoutait.

Comme par hasard, Alessandro était arrivé assez tôt, plus tôt que d'habitude. À 18 heures, il était installé dans un confortable fauteuil en *loom*, sur la vaste coursive de la maison, ses longues jambes étendues devant lui, profitant de la fraîcheur des bougainvilliers entortillés le long des colonnades de la terrasse.

Il était pensif et avait l'air soucieux, le moment n'était sans doute pas propice pour lui annoncer le départ de sa fille. Seulement, Bianca n'avait pas le choix. Elle devait lui dire pour Anna. Elle s'approcha, avec à la main un verre de citron pressé bien frais, comme il les aimait, et s'assit à côté de lui. Il la regarda de ses beaux yeux bleus, ses cheveux châtain clair commençaient à grisonner, il saisit le verre de ses doigts fins et soignés. Bianca aimait cet homme.

— Bonsoir, tout va bien? dit-elle.

— Bonsoir, dure journée.

— Ha!

Un silence pesant s'installa. Bianca pensait : *je me jette à l'eau, il le faut. Il le faut maintenant.* Elle n'eut pas le temps de reprendre la parole qu'Alessandro l'interrogeait :

— Où est passée Anna? As-tu eu des nouvelles aujourd'hui?

— Eh bien, oui. Je l'ai vue. Elle est revenue ce matin assez rapidement. Écoute, Aless, Anna a pris une décision, sans nous demander notre avis, je te jure que je n'étais pas au courant. Elle est partie, partie pour un long moment, partie poursuivre ses études en France. Elle va intégrer une école d'art, pas très loin de Paris, ai-je cru comprendre.

La colère que Bianca pensait devoir subir, la réaction qu'elle avait imaginée de la part de son mari, ne se manifestait pas. Au bout de quelques secondes, Alessandro éclata en sanglots. Jamais Bianca n'avait vu une seule larme échapper des beaux yeux clairs de son époux. Cette réaction finit par l'effrayer bien plus qu'une terrible colère. Était-il malade?

Il n'était plus l'homme impétueux, nerveux qu'elle connaissait.

— Alessandro, que se passe-t-il? Tu me caches quelque chose, tu es malade?

— Bianca, je ne suis pas surpris du départ d'Anna. J'ai toujours su qu'un jour elle partirait loin de nous, je comprends son choix de la France. Notre fille est notre bien le plus précieux, c'est mieux ainsi. Il faut que je te dise, les affaires ne sont plus aussi solides depuis deux ou trois ans. Je me bats sur plusieurs fronts. Je ne voulais pas t'en parler, ça ne sert à rien d'être deux à s'alarmer. Je voulais préserver Anna. Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant.

— Tu dois me faire confiance, Alex. Je suis ta femme et l'héritière de l'empire Serrato. J'ai le droit de savoir.

— Pas ce soir, Bianca, pas ce soir. Viens, plongeons-nous dans les beaux souvenirs. Viens, regardons la fameuse vidéo, tu sais le montage de Valentino et de son ami

photographe, Anna depuis sa naissance jusqu'à ses dix-huit ans.

Alessandro se leva, prit la main de Bianca et la guida vers le salon télévision.

En place tous les deux, serrés l'un contre l'autre sur le canapé en lin écru, ils regardèrent leur vie défiler sur l'écran. La naissance d'Anna fut un événement pour les deux familles, le premier petit-enfant du côté Ferransini comme du côté Serrato.

Bianca, très émue, revoyait ses parents encore jeunes et beaux, penchés sur le berceau de leur petite-fille, son père toujours d'une élégance irréprochable. Le baptême d'Anna fut une fête magnifique, comme on sait les organiser en Italie. La bastide était noyée de fleurs à l'intérieur comme à l'extérieur où une longue table nappée de blanc était dressée. Les deux familles réunies. Oncles, tantes, cousins, cousines, combien de visages disparus depuis ! À commencer par ses parents, dont la dernière image apparut pour les dix ans d'Anna fêtés dans la propriété du lac, imposante et fascinante demeure néo-gothique, surplombant le lac de Garde. Le temps était splendide, malgré la chaleur, son père, rasé de près en costume trois-pièces, était cravaté, un canotier vissé sur la tête. Il poussait Anna sur une balançoire en bois. Le jardin en espalier, aux oliviers centenaires, aux citronniers parfumés, était fleuri de milliers de variétés de roses, la fleur préférée de sa maman. On voyait Anna courir dans l'allée bordée de cyprès et de palmiers menant à l'embarcadère, poursuivi par Bianca riant comme une gamine. Bianca était heureuse à cette époque. Elle resplendissait, sa peau mate, sa chevelure noire libérée au vent, elle ressemblait à une jeune Apache. Elle était mère à son tour et pleinement épanouie dans ce rôle. Tout lui paraissait enfin facile,

certes, ses parents étaient toujours omniprésents dans sa vie, mais, bizarrement, cela ne lui pesait plus. Plus autant que durant son adolescence, lorsqu'elle vivait sous la haute surveillance de Marcello, le garde du corps de son père, qui abusait souvent de son autorité sur elle. L'inquiétude de son père était compréhensible, en effet, l'unique frère de Bianca était mort d'une overdose à l'âge de dix-huit ans. Son père s'en était voulu toute sa vie de n'avoir rien vu, de ne pas avoir mieux surveillé les fréquentations de son fils. L'argent facile, pour ce jeune dandy au cœur d'artichaut, lui avait ouvert les portes de l'enfer. Ce drame avait isolé encore davantage la famille Serrato. La peur de l'avenir avait redoublé chez ses parents et, d'une façon sournoise, avait plané sur l'adolescence de Bianca. Après son mariage, les choses avaient changé. Alessandro s'entendait à merveille avec son beau-père, il gérait leur quotidien afin que sa famille soit la famille la plus dorlotée du monde. Les affaires étaient, apparemment, extrêmement florissantes et variées. Leur vie sociale en témoignait. Partout dans Florence, ils étaient accueillis comme des rois ; même dans la plus humble des trattorias de la piazza Santo Spirito, on les reconnaissait. Chaque semaine, ils recevaient des invitations pour les premières à l'opéra, les vernissages d'expositions, etc. Oui, leur vie paraissait idyllique, mais jamais il n'était question de voyages, de rencontres en dehors de leur cercle restreint d'amis. Bianca avait initié très jeune Anna aux richesses de sa ville, pour elle, la plus belle du monde. Florence était sa matrice, elle ne pourrait jamais la quitter. Elle ne pouvait imaginer vivre loin de ses palais, loin de ces œuvres d'art qui ponctuaient chaque coin de rue, loin de l'Arno qui faisait vibrer sa ville et de son pont Vecchio où, jadis, paraît-il, son arrière-grand-père possédait une

échoppe de bijoux. La divine lumière de la ville, reflétée sur les bâtisses anciennes ocre-jaune aux toits rouges, les senteurs des généreux marchés aux ambiances de fêtes, la campagne, si proche et si rafraîchissante l'été, tout cela était dans son ADN.

Comme un oubli post-traumatique, la pensée de Bianca mit un certain temps à réagir aux dernières images de la vidéo : la résidence du lac avait été acquise par son grand-père paternel. Il en était très fier, elle représentait pour lui la confirmation d'un certain statut social.

— Il me tarde de retourner à..., dit soudain Bianca, les larmes aux yeux.

— Tu crois, tu en es capable aujourd'hui ?

Silence.

Un gros plan laissait apparaître l'embarcadère vide.

— Il me semble que c'est le bon moment. Oui, allons-y, tous les deux. Je préviens les gardiens qu'ils ouvrent la maison.

— Comme tu veux, je n'ai rien contre. J'ai seulement quelques coups de fil à passer avant de préparer notre départ. Et puis... je dois te prévenir que... Non, rien. OK, je m'organise.

— Merci, Alex.

Alors, Bianca pensa à sa fille, il était 19 h 30, que faisait-elle ? Où était-elle ? À cette heure-là, habituellement, elle rentrait de Florence, heureuse d'avoir étudié à l'école des beaux-arts ou d'avoir accompagné une amie à un vernissage. Bianca et Anna partageaient la même passion pour l'art en général, une merveilleuse complicité s'était installée entre elles deux. Une grande détresse s'empara soudain de Bianca, son corps subissait les affres de son esprit. Son cœur palpita, son estomac se vrilla, elle resta figée sur le canapé, le regard

vague. Néanmoins, elle devait avancer dans son histoire familiale, elle pensa que ce serait la seule façon de faire revenir Anna. Pour sa fille, elle décida d'affronter ses vieux démons en face.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, après quelques heures de route, Alessandro et Bianca seront au rendez-vous de souvenirs douloureux. La maison du lac les attendait.

Jules Bernier entre en scène

Après une semaine de travail stressante – deux homicides sur le port de Rouen – Vincent avait le droit à quelques jours de repos. J’en profitai pour préparer l’arrivée de Jules et Arlette en Normandie. Hiver comme été, ces derniers se déplaçaient toujours avec leur camping-car des années 1990. C’était obsessionnel chez Jules, Arlette faisait souvent la tête et on pouvait la comprendre. Aussi, par solidarité féminine, j’avais préparé la chambre d’amis. Je comptais sur Vincent pour persuader Jules de s’installer chez nous.

À 20 heures précises, on sonna à la porte de l’appartement.

— Bonjour, les enfants, quel bazar pour garer le camping-car, je l’ai laissé sur les quais bas.

J’embrassai Jules sur les deux joues et retins la porte palière pour accueillir Arlette. À mon grand étonnement, Bernier était seul.

— Où est donc Arlette? lui demanda Vincent, après avoir récupéré sur le palier une mallette, un filet garni et un énorme sac en plastique débordant de dossiers.

— Ha! Arlette, elle dormait tellement bien que je l’ai laissée dans le camping-car. Ça évitera qu’on essaye de me le piquer.

— Enfin, mon oncle, la pauvre femme va avoir froid et on a très envie de la voir également. Donne-moi les clés, je vais aller la chercher.

— Si tu veux. C’est juste en bas, j’aurais pu la surveiller avec mes jumelles, tu sais. Elle a l’habitude et elle aime bien la vie de nomade.

— Je pense qu’elle n’y serait pas restée toute la nuit.

— Ah bon!

Décidément, il ne changerait jamais, ce cher Bernier. À peine Vincent parti chercher Arlette, Jules déversa son sac en plastique au beau milieu du salon.

— Voilà, ma belle, j’ai récupéré tous les éléments de l’enquête sur l’incendie de l’âtre Saint-Maclou. Tu as de la chance, les archives n’ont aucun secret pour le vieux Bernier.

— Waouh! Merci, Jules, j’en ai effectivement pour un certain temps à décrypter tout ça.

— Ne t’inquiète pas, je suis là pour t’aider.

— Merci.

Une demi-heure plus tard, nous partagions une daube mijotée par Arlette, une de ses spécialités. Cette femme généreuse concoctait avec amour de bons petits plats à déguster avec ses hôtes. Le tout arrosé d’un bon bourgogne dont Jules et sa cravate apprécièrent le tanin.

— Aurais-tu un petit calva, mon neveu? Ça me rappellera de bons souvenirs. Quand je venais prêter main-forte à mon pote Albin. Pauvre vieux! Tiens, je crois bien que sa veuve n’est pas loin. On pourrait lui rendre visite demain. Ça me ferait plaisir et elle pourra peut-être nous aider à y voir clair.

— Bonne idée, répondit Vincent, tout en servant un petit verre de calva à son oncle.

Pendant que Jules savourait son breuvage, j’essayai de classer les dossiers d’archives par ordre chronologique. Pas trop compliqué à faire, mais je m’aperçus que le dossier numéro quatre était vide. Je fis part de ma découverte à Jules qui était en pleine extase le nez dans son verre de calvados.